

ETAPES SUR LE CHEMIN DE LA MORT

Tomarzuki

Il ne suffit pas d'un songe pour rendre ineffable la litanie du temps, mais que depuis le crime se corrompe la quiétude de la nuit.

Une allée d'arbres s'étirait de loin en loin vers un bout du chemin qu'on attend plus. Le soleil descendait à l'horizon, laissant percer dans le rougeoiement du ciel les volontés de la nuit. Je voulu plusieurs fois m'étendre sur le bord de la route pour ne pas en voir le bout, mais quelque chose me pressait. C'est avec toujours plus d'insistance que mon regard cherchait vers la fin de la rangée d'arbres les signes qui m'auraient donné quelque certitude. Pourtant le ciel était toujours plus beau, plus délicat dans sa robe de pourpre, et si les ombres du crépuscule n'avaient pas le caractère éclatant d'un ruisseau à fleur de roche au milieu de l'été, c'était pour mieux percevoir les formes, comme plus fines et précises, quoique périssable. Et bientôt ce fut l'ombre, la nuit.

Il était une fois, au bord de la mer, un enfant qui s'appelait Tomarzuki. Ses parents s'aimaient et riaient comme des chèvres dévalent la montagne, même si parfois leur amour avait la désinvolture des gens libres, ou s'ils construisaient des idoles pour mieux enchaîner l'autre à de spécieux prétextes.

Un jour, une idole plus grosse que les autres, une boutique, les a chassé de la maison de Tomarzuki. Ils sont tous partis à la capitale, et ses parents parlaient de la maison comme de quelque chose de grand, de beau, caressé par le vent et choyé d'odeurs vives. Ils parlaient, mais Tomarzuki ne disait plus rien.

As-tu saisi ce regard de gloire qui s'épanche sur tes lèvres? Ou n'as-tu vu dans l'aurore les douceurs de la perte?

Nous n'avons point de mire, ni étendard ni demeure. Les murs que nous occupons sont friables et passent comme la nuit. Nous ne pouvons les perdre, pas plus que la fleur ne fane. Nous dévorons l'abîme. Et le chêne maternel caresse de loin en loin notre nuque contre les intempéries. Au matin clair, sous la rosée, notre regard s'épanche des couleurs nouvelles. Nous sommes les avirons d'un océan de douleur.

Tomarzki n'avait pas à se poser de questions. C'était un enfant. Le monde était beau et il était le monde, violent et sauvage.

Il est bon et divin d'être uni. Pourquoi donc chez les hommes ce besoin maladif que seul soit l'être Un, la chose une? (H)

Tomarzki, de bête sauvage, était devenu un petit bourgeois en chaussures vernies. Vidé comme il l'était, il ne pouvait même pas s'en rendre compte. Il ne restait qu'un trou, qu'il appelait la mer. Il était triste et vide comme les coquillages qu'on trouve au bord de la plage. On le met sur l'oreille, et on entend le bruit de la mer. Il suffit de fermer les yeux pour imaginer les vagues.

Les coquillages crissent sous les pieds et se cassent en petits morceaux, et deviennent tout petits, et ça fait du sable, et le sable fait des plages comme devant la maison de Tomarzki, là où l'on va voir la mer. C'est triste quand un beau coquillage est cassé.

Ennui mortel de moi-même, encore scalpel agrippé au langage plat de ses contemporains. Moi tombe Je pour Il surtout Elle. Elle, voyageuse en trombe qui depuis le bouge de pas grand-chose d'où elle est tirée, remplit l'escarcelle de mon vouloir jusqu'à l'espoir souvent improductif. A quand les vrais regards? A quand les épaules solides qui du sommet des falaises prend congé du pique-nique carrefour, jusqu'au démon des gouffres, jusqu'à la brûlante jauge, jusqu'à l'indicible peine, jusqu'au transport muet d'une beauté florissante? Mais tandis que le monde se lamente de ton absence, ta psychologie philosophe. Ton explication anthropoïde et sale. Tout ça perd de vie et de limbe, ou pour d'autres de bras et de jambes. Mais il le faut bien! Il n'y a pas de rapport sexuel sans médiation... La liaison peut être désuète, épurée, bariolée ou étouffante, elle peut emporter avec elle toutes les casseroles ou les cloches, ou se soutenir, rigide, d'un vieux rituel. C'est ainsi qu'aucun détour ne ment.

La capitale est emplie de créatures fascinantes. Des beautés félines qui accrochent le regard. Le mépris leur est donné de naissance, conçues qu'elles sont par les affiches du métro pour rendre désirable toute chose, métonymiquement. La chose que je désire doit avoir cette forme. Pour avoir ce que je désire, il faut avoir cette chose, là sur l'affiche. Cette chose juxtaposée à la créature. Je l'aurais.

Tomarzki a donc regardé les affiches. D'abord en cachette, honteux, puis il pouvait en parler. L'école elle-même devint lieu de labeur, et il ne pu bientôt retrouver le brouhaha silencieux de l'immensité des eaux qu'au fond des églises, dans quelque chose qui s'appelait le cœur. Là encore la palpitation des corps, le déchirement entre les nuages par les rayons solaires irisant un horizon où est posé Belle-Ile. Un rideau de pluie se déplace sur la mer

Pourquoi donc s'éprendre de la solitude au sortir de l'enfance
Un nom un jour devient la fascination
Le monde n'est plus un bain d'épouvante et de rire où les ersatz mêlés s'emmanchaient en tout sens sans plus de cérémonie qu'un chat s'étire au réveil
Parole de nuit évaporation du rêve des viscères ta cavalcade a un rythme trop ordonné et ton regard plein de certitudes
Au vent du soir trop tard tu t'apercevas de ton soleil desséché cercle idolâtre et sordide de la solitude
Alors ton maitre régnant trop tard démasqué et ton rire trop convenu avec lui le soleil rit en maitre débonnaire à son chien content
Ils parlent

selon les coordonnées du péché. L'assombrissement de mon visage s'exalte par la faute, l'apaisement de m'en remettre à dieu m'est un délectable ennui.

Assi au fond d'une maison de pierre, Tomarzki écoutait des histoires. Mange donc de tous les fruits du paradis, sauf de ceux de l'arbre du bien et du mal. Si tu en manges, tu mourras. Ce que mourir voulait dire, au juste il ne le savait pas. Il ressentit quelque chose de noir et de profond, quelque chose qui lui ferait peur pendant des années encore. Il ressentit l'angoisse. La mort et les châtiments innombrables que pouvaient revêtir ce mot pour habiller le vide qu'il recouvrait s'enfuyaient comme l'eau au fond de l'évier. Un serpent leur dit qu'ils ne mourraient pas, mais qu'ils seraient comme des dieux, et sauraient distinguer le bien et le mal. En croquant la pomme à pleine dents, ils ont du perdre quelque chose. Quelque chose de grand comme une mère. Parfois ils se souviennent en pleurant dans un coin. Ils savent qu'ils ont mal fait. Ils voient qu'ils sont nus et ne peuvent déshabiller leurs petits camarades comme ça. Ils doivent partir de chez maman. La maison du bord de mer est loin.

C'est le rire des princes! Ils ont délaissé la nuit noire pour se donner à l'autre en pleine lumière, mais une lumière intime de salle de bain. Une eau douce coule sur leurs épaules comme ils s'embrassent, et ils en boivent. Ils sont trois, une eau douce qui coule comme la lumière aveuglée par l'eau. Une eau de peau laiteuse porte un rire de prince, qui se dilue dans la salle de bain. Ils dorment et sortent de l'eau. Ils viennent et meurent. Dans les bras l'un de l'autre. Nous avons mis au monde la lumière des princes qui pleurent dans la nuit noire, les amener au rire des plus grands bouges de ce monde avant de se délaïsser au coin d'une table.

LE CADAVRE

Un cadavre putréfié grouille des larve, de la vermine, de fourmis, de mouches... L'abdomen est percé d'un trou où se mêlent des vers et des boyaux encore mouvants. De l'orifice sort un clapotis léger, comme une oie qui boit dans une mare. Le corps est constellé de noire, de jaune, de bleu, livide et vermeil. Le visage boursoufflé, meurtrit de blessures sanguinolantes, est méconnaissable.

La dépouille gît dans cette flaque depuis déjà des jours. Il appelle le passant à l'oeil salace pour une suave délectation.

Cadavre est sensuel jusqu'à la nausée. Il a choisi le bord d'un chemin peu fréquenté pour livrer son corps aux regards, sachant que les bien-pensants l'auraient tôt enterré s'il s'était ainsi exposé sur la place publique. On lui aurait trouvé une sépulture comme on trouve du travail à un neveu désœuvré, et il n'aurait plus fait profiter de ses atours aux passants décadents. De l'herbe verte et un peu de boue.

Bientôt un vagabond a le bon goût de lui voler ses chaussures et sa veste, lui fait un baiser sur le front et passe son chemin.

Des enfants s'arrêtent pour lui jeter des pierres. Et ça rigole et ça chahute !

Le plus grand d'entre eux lui donne un coup de pied. Il glisse dans le ruisseau. Le corps se traîne lentement dans le courant, membre à membre, comme une poupée de chiffon désarticulée . Les bras lui en tombent. Une branche pend après la rafale. C'est un poids.

Il se jette dans la rivière. Enfin libéré du surplus d'insectes et

de coléoptères, Cadavre a des gestes fluides comme le courant s'accélère. Sa tête se cogne contre une pierre, et des volutes noires se dispersent de la cheminée, cerle après cerle, noires billes au creux d'un remous d'eau saumâtre.

Un sourire déchire son visage : il pense aux femmes, du ruisseau et du fleuve, qui dansent la gigue en son souvenir, en souvenir de l'argent patiemment accumulé. Car il a été riche, le bougre ! C'est qu'il a dû en arnaquer, de l'éleveur, pour s'acheter une belle maison où mettre une jolie femme ! Equarisseur, qu'il était... Et maintenant son sourire ne tient plus les rênes d'un empire mesquin. Son sourire gigue au fil de l'eau...

Mais quel est ce mouvement qui l'agite, en tourbillonnant ? Cadavre tourne et virevolte dans les algues d'un remous circulaire... Et il en sort un instant plus tard vers les rapides qui suivent. Il reste au bord de la spirale : son pied s'est enroulé dans une des algues... et le voilà qui s'agite les sourcils froncés comme au premier combat ! Car il a dû batailler pour l'avoir, la femme-enfant aux cheveux d'ange, aux gestes si frêles, si joliment affirmés.

Patiemment il l'a attendue en l'observant, depuis qu'elle était toute enfant... Il la voulait ! Mais elle, déjà toute petite, se moquait de lui lorsqu'elle le surprenait dans un coin du jardin à l'épier. Elle partait en courant, en criant et en riant, et lui, honteux, s'enfuyait pour ne pas être vu... Alors que tout le monde savait, qu'on parlait sur lui, il continuait, honteux, de se cacher, de fuir la tête basse, par crainte de voir qu'on l'aurait vu. Après la messe, au bourg, les vieilles cigognes

jactaient en ouvrant de grands yeux... d'effroi ! Et se taisaient sur son passage.

Maintenant cadavre est traîné par le pied dans un torrent. Il a perdu la guerre, et son adversaire le traîne attaché à une ficelle. Ça aurait pu arriver il y a cinq ans. La poupée était devenue une jeune adolescente dont les formes à peine perceptibles poussaient, montaient en épingle le désir du cadavre, qui ne pouvait plus détourner sa volupté onaniste.

Un après-midi qu'il se tenait en embuscade, guettant un passage de la belle, c'est le patriarche qui le surprit, et vint le dénicher pour le poursuivre à coups de baignes jusqu'à l'en faire tomber dans la rivière, et continuer de le couvrir d'insultes... Prémonitoire... traîné dans la boue avec ses désirs coupables... Il ne sait pas bien de quoi, d'ailleurs ! Les juges donnent peu d'explication si l'accusé ne sait pourquoi il est battu. Victime d'un jugement sur ce qu'il est, le mort-vivant baisse la tête et semble accepter la place qui lui a été assignée.

Faible, il s'était fait couvrir de honte et de bleus à s'en souvenir outre-tombe. Mal au cul jusqu'à l'os. Pour lui apprendre.

Mais faudrait pas croire que c'était un simple caniche en rut posté à faire la sentinelle. Il ne perdait pas son temps ! Le cadavre était d'une vénalité hors norme pour un pauvre hère né pour être bouvier. Il avait saisi les combines pour accumuler coûte que coûte et se sortir de la merde. Alors bien sûr, ça l'titille d'être attaché comme ça, à une algue, et qu'on lui remette le nez dedans. Indisposé, il se tortille un peu et se

décroche pour suivre le sens du courant... L'habitude de faire l'anguille.

Il avait trouvé le moyen de se mettre au service du politicien du coin, une belle raclure qui ne comptait pas ses sous pour la ripaille avec des filles en dentelles. Ce maître, pour ceau apprêté à faire tonner les canons de basse-cour, pérorait à qui voulait l'entendre, un amas grassex au coin de la moustache, qu'il fallait se serrer la ceinture : « les temps sont durs ! »

C'est vrai qu'un rude climat réduisait la populasse à des expédients frugaux, sommaires, à crever la dalle par période. Des hivers bien froids, quelques crues du fleuve et des épidémies dans les troupeaux avaient usé jusqu'à la corde la vigueur des plus téméraires. Aussi Cadavre eut le bon goût de profiter du climat pour proposer de nouvelles taxes sur la viande et se préposer comme chef équarisseur. Il assurait ainsi à son maître la juste part qui lui revenait, s'octroyant au passage d'importants revenus et un bon pouvoir de nuisance... Il inspirait la peur et piétinait les pauvres gens en érigeant la stèle du bon droit. Ceux qui ont le pouvoir écrasent d'abord par la mauvaise conscience. On peut affamer autrui avec un air d'évidence. Le pouvoir est terrifiant, il se compare à la toute puissance divine lors des grandes catastrophes naturelles, est indiscutable comme le vent sec quand il s'abat sur la plaine.

Cadavre a porté le projet de taxe sur la viande. Quand on a assez d'argent pour acheter de la viande, on se la ramène pas.

Un cadavre glisse lentement au fil de l'eau. Tout est normal. Les roseaux s'agitent lentement près du bord, au gré du vent. La dépouille s'arrête sur la berge un instant, une berge de limons sablonneux où s'enchaînent des pierres gris-noires, moussues.

Mais le repos n'a jamais été son fort. L'immobilité, chez lui, révèle son impatience d'insecte bruyant, agité. Tous les fantômes qui le torturaient venaient soudain déformer son visage.

Participant du climat de misère qui ravage la région, il n'est pas de la race des charognards qui jettent un oeil paisible sur les mourants depuis leur promontoire, attendant que la poussière et le temps fassent le gibier. L'insecte aux ailes infatigables s'agite et picore. Au bout d'un saut erratique il trouve sa maigre pitance.

Le macchabé est affalé sur les rochers. La terre l'a trop porté et les hommes sucés jusqu'à la moelle sont lassés.

Ce soir-là, pour la fête de l'hivers, pour la fête des fous, un grand pantin devait brûler sur le brasier au centre du village, et des cochons être rôtis, et les esprits embrasés crier leur joie de quitter l'hiver. Les gens seraient déguisés, les rôles farfelus, et les amours tournants, les classes abolies et la liesse... Les bigotes et les possédants rentreraient rapidement se terrer dans leur terrier. Mais cette année, le maître était de bien bonne humeur. Il avait fait affréter un char de tentures bigarrées et couvert de farandoles de fruits. Tous ses sbires étaient vêtus comme des rois. Cadavre en coquelicot espérait

faire miroiter à la femme-enfant que les atours d'une déesse valent bien le confort bourgeois, escomptait de la violence des frimas que les défenses baisseraient dans sa famille récalcitrante à accueillir les bienfaits qu'il souhaitait dispenser. Allongé sur la rive, le sourire revenu au coin des lèvres, le mort se croit installé. Mais un crapaud passe par là... Et saute sur son visage. Il s'assoit sur l'oeil droit et gonfle son gosier à un rythme lent – fréquence sourde d'un visage si tranquille qui t'inspire, lecteur, la nature grouillante, l'inquiétude.

Le crapaud a quelques gestes saccadés du cou, regarde de droite et de gauche, puis crache sur le cadavre. La bave roule le long des côtes entre les vêtements déchirés. La substance gluante saisit la chair, se mêle à la terre et aux algues venues faire nid à même la peau du mort. Elle passe et répand son suc avant de choir au sol puis se délayer dans la rivière.

Ainsi tout trouve sa voie... Il faut être homme pour croire aux impasses...

Le soir de la fête de l'hiver, notre cadavre avait cru. Il avait gonflé ses valises et son coffre à n'en plus pouvoir, mais quand vinrent à lui les instants de se jeter au monde et d'être, il fut écrasé, misérable, gagne-petit bafouillant. L'habitude est tenace... L'arbre tendu au bord du lac qui plonge ses racines dans un sable depuis longtemps parti.

Cependant, ce soir, il ne pouvait plus souffrir sa petitesse. S'étant faite plus grosse que le bœuf, il éclata soudain en insultes grossières et déplacées. Des tourbillons montent du fond de l'eau et avec les bulles viennent des copeaux noirs. La

scène était dramatique, car toute la tension accumulée avait chez les villageois son pendant de famine. Sur son visage écorché par la haine, on pouvait lire la bassesse dont il était nourri, le sang de la terre et le travail des hommes escroqués par une mafia de plus. Ulcéré, écumant, il déversa son flot inique.

La rivière remonte. Les cailloux emportés par la foule.

Les faces se figèrent, la musique s'arrêta, mais il ne pouvait arrêter... Il avait trop accumulé ! Bientôt ne lui répondirent plus que le crépitement du feu et le silence. Un silence lourd. Lourd comme l'existence.

Les regards de haine commençaient à révéler ceux qui souffrent à leurs penchants les plus violents, et la lune laissa échapper une larme. Le feu lui-même semblait étouffer, jusqu'à ce qu'une bourrasque vienne réveiller les flammes en cris mordant les derniers arbres d'une nouvelle fureur.

Un coup retenti, ferme et décidé, qui envoya voler notre homme dans la terre. Et puis ce fut les cris, les gens à la solde des possédants qui protègent le salaire... Pour le crédit à rembourser... Et toute la détermination d'une meute de loups enragés, acculés au bord d'une falaise, qui prennent des pics et des bouts de bois enflammés et empalent les vendus en hurlant. Le seigneur, empli d'effroi, crie maladroitement puis s'en va en courant. Molesté il chute et poursuit à quatre pattes, le visage déformé, terrifié.

Cadavre est roué de coups. Une grêle comme aucun hiver n'en donne, même en ces terres de désolation. La grêle, fièvre

hostile d'un ciel vers lequel on ne tourne plus le regard. La pierre froide au bord du torrent. Le déchirement des nuages que l'éclaire étonne.

Cadavre ne bougera plus.

...

Le bleu du ciel est un pamphlet pour pauvres d'esprit.
Ceux-ci sommeillent jusqu'à trouver sujet à gargarisme
Et le réveil en douleur leur est cher. Altruistes
Convaincants remués d'une raison de vivre de peu d'esprit
Ils courent le monde et cherchent au fond d'eux-mêmes
Et des autres de quoi les extirper des babioles.
C'est dans une explosion cérébrale
Sardonique ou conviviale
Que les meilleurs entendent rassembler une obole
Rongeant les viscères tel que nulle part ne les mène
Ce en quoi ils croient le plus. Le ciel tonne
Les murs de Babylone tremblent sous la déchéance
Comme possibilité, défaite proposée d'avance
D'en reprendre encore et encore et n'être que déçu
Toujours le singe mord au cou pour reprendre
Un morceau d'infini vendu sous le manteau.
Ne plus exister tout en collant à une image facile
Il s'agit de ne plus être là.

Lorsque Tomarzuki retourna à la mer quelques années plus tard, les enfants avaient grandi et on les appelaient les jeunes. Chacun avait sa caste, rasta, punk ou caille, et il fallait choisir son camp pour pouvoir jouer sur la plage. Chaque groupe avait ses rites. Le jeune homme devint le prêtre du silence et de l'oubli. Les cheveux qui formaient une auréole et des yeux comme un gouffre, et le rire pour arracher aux machines une obole de feu qui produirait l'oubli. Il fut ainsi reconnu pour ce qu'il était devenu, conforme au non-conforme de sa caste arrachée. Ils cueillaient, ces paisibles, la violence comme cri de guerre, tel un chant qui monte du partage de l'anéantissement, lorsque celui-ci ne pourrait même se donner à soi même (n'est pas revenant qui veut - n'y suffit pas d'être fantôme). Ainsi les solitudes amoncelées déchiraient les platitudes de l'existence en formant des archipels de beautés ingénues, rieuses, flamboyantes, que dalle, rapides, insouciantes, monstrueuses, débonnaires, désintéressées, destituées, rocambolesques couillons du refus du monde et pas-grand-choses pour demain, on verra bien, si on s'éveille, que voulez vous, on s'refait pas, refaire le monde, il nous plait pas, ça viendra bien comme ça viendra.

Je shoote une douille

Une violente attaque me contracte la gorge, me serre les yeux. Le poumon est comme solidifié. Je recrache la fumée épaisse, presque liquide.

Les autres me deviennent absents. Leurs rires et leurs paroles n'ont aucune importance. Moi je suis là au milieu d'eux. Je leur passe la machine.

Je regarde quelques miettes de tabac étalés sur la table. Il n'y a plus rien. Les autres rient et sourient, se passent la machine. Peu importe. Plus rien. Des images et des sons dans le lointain. Seul ce que je touche du bout des doigts est consistant. Il n'y a rien.

L'ennui commence de monter, le regard des autres reparait. Je reprepare une douille. Je m'éteins et m'absorbe dans la méticuleuse préparation. Il n'y a rien. Les autres n'existent pas. Je reshoot une douille. Tout s'éteint un instant. Les poumons solides et la fumée liquide qui sort. La contraction résistante et résignée du visage et du cou, les yeux plissés et le nez qui se fronce. Et puis rien. Les autres absents. La musique et la machine qui circulent. Rien pour rien. Vers nulle part. encore rien ni nulle part. La moquette est grise. La peinture de la porte s'écaille. L'étagère à bas prix avec des babioles de drogué. Une lampe qui fait des bulles fluorescentes qui montent et descendent lentement dans la lumière. Je ne veux rien en particulier. J'oublierais tout. Je rentrerais quand je serais fatigué et je m'endormirais facilement. Il n'y aura plus rien. Plus de musique ni le regard des autres . plus rien de ce qu'on a l'air. Tout qui flotte. Une faim vite rassasiée. Un peu d'eau dans une vieille bouteille. Plus rien. Bleu et marron. Le vent. Rien. Rien... Rien. Rien.

Un jour, Tomarzki a rencontré un ange aux bras de soie qu'il a profondément aimé. L'amour est simple comme l'oubli et loin des préoccupations. Il a mêlé dans son ventre toutes les volutes d'abîme pour laisser au sourire tranquille et satisfait la place de son visage et vivre avec l'ange.

Chaque fois qu'il faisait l'amour, il y avait depuis quelques temps quelque chose d'amer, de pas finit. La petite mort qui s'écoule au long des lits et rend le visage blafard. Dans une bouteille était stockée l'ensemble de son engeance. Mon fils me tue. J'y perds phallus. Ou bien tout ce que je croyais avoir.
Et puis elle est partie...

Et bientôt, ce fut le silence, la nuit...

Le sexe des anges est dressé contre la lumière vers un autre, second, il y a un autre.

Le cyclope craint la pénétration.

L'autre. Toujours l'autre. Indéfectiblement autre.

Sans retour.

Un corps nu étendu qui seul m'attire pourquoi devrais-je le pénétrer? Moi qui craint d'être englouti? Alors que cette surface seule me fascine. Elle s'abîme, son aurore, sa couleur, ce grain, les formes bientôt en mouvement. Encore! Faire durer le soudain en un éternel. Faire que plus jamais ça ne s'arrête. Encore! Au moins un tout petit peu!

Et puis je meurs dévoré. Encore une petite mort.

Le sourire et l'autre sont encore là, pour me faire renaître, de pierres et de soupentes, la lueur du sourire satisfait.

Etre deux, encore, unis ou non.

Elle est trop belle... Je ne peux la posséder... Je dois lui dire de faire attention... Les autres...

Si je ne peux te redemander une réponse, je sais néanmoins que je l'attends. Peut-être simplement me redire ce qui pour toi a déjà été dit.

Je suis allongé sur le sol depuis des heures. Je pourrais me relever, mais je ne saurais où aller. Je ne crois pas qu'elle reviendra. J'attends pourtant qu'elle revienne. C'est pour elle que je suis allongé au sol. Il n'y a plus rien à attendre.

Paris, Texas. Le père mort ne voit jamais la mère. Il ne peut tenir sa place auprès d'elle. Il ne peut supporter de s'éloigner d'elle, où il croit devenir fou. Fou qu'elle soit à un autre. Alors il disparaît. Il ne peut la laisser là-bas, mais il ne peut tenir sa place. Sa place... Il est auprès de son fils et le laisse décider de s'il veut retrouver sa mère. Et décider du reste. Il essaye d'avoir l'air d'un père. Il se demande à quoi ça ressemble, un père... Sa mère... Il est né de Paris, Texas. Un terrain vierge. Jeune. Tenir sa place. Ou devenir fou. La perte de l'évidence naturelle, et la perte du sens commun des mots abstraits. Silence, marcher droit, selon un rituel. Des rituels, la douche reste ouverte, et c'est comme s'il était encore là... Mais il est parti. Je m'en vais. Les rails qui ne mènent nulle part. L'origine ou la fin. Rien. Tout droit. J'attends un coup de fil. J'imagine que tu vas parler. La voix du père est dans la voix de tous les hommes. D'autres parents sont abandonnés sans s'en apercevoir. Mais il ne tient pas Sa place. Il. Part.

Rien

En partant, je te croyais de nouveau morte. Il est pourtant d'importance première que le rituel s'accomplisse.

C'est fini entre nous.

J'ai cru que j'étais guérit. J'ai cru qu'une autre était belle, et nous étions deux.

Ces mots agressent les démons des cryptes.
Si le deuil est mit de coté, il reste sous sa voûte.
La parole en ouvre le seuil.

Le démon voulait toujours plus de sang

Démons. La crypte et le gouffre.

Du fond d'une crypte est sorti un cadavre dont l'odeur s'était fait oublier. Il y avait dans ses gestes la douceur des nymphes d'hivers. Hier encore, ses formes envahissaient les gouffres comme un cri irrattrapable. Et puis vient un son mat, au fond ; un shoot d'héroïne. Les démons des cryptes sont des fourmis cannibales. Elles s'en prennent aux vivants qui, respectant le silence des morts, ont dévoré jusqu'au refus des démons des cryptes. Certains enfants ont peur d'être enfermés. Certains sont même des enfants du placard, jouissant avec force déplaisir de leur effroi. Les placards des cadavres n'exhalent jamais tant d'odeur que dans le moment où on les ouvre. Cette nuit-ci, l'odeur en fut pestilentielle et m'embrume encore la voix et les sens tant elle geint, oui, elle, le démon des cryptes. Ses yeux sombres illuminent son visage comme le ciel sur la mer adriatique. Les murs poreux de la crypte sont pour ses aisselles réceptacle à rubis et à vermines. Le cercle de fer dont elle se ceint la tête est un pleur dans le cri des vivants et des morts. Elle a poussé la porte du placard. Qu'on s'imagine, proscrits, lymphatiques, les êtres des cryptes qui dansent sous le soleil de minuit à même la pierre polie des villes de sables dont les hommes ont fait leur vie, et qu'on entende, au sortir des mines de sel et des boutiques, la vallée qui s'enfuit au loin tel un regard sans horizon. Leur beauté est un leurre qui noie les méduses dans leur propre viscosité. Leur beauté est à la vie la gonade, ou plutôt le pistil dans sa floraison. Un pistil muet et froid, stérile, qui par sa courbe

sans engeance demande une caresse et un baiser pour une route qui se fait absente. Il y a la violence qui est faite au souvenir d'un enfant des cryptes, tout en prise avec ses démons, lorsque ce lointain des gouffres l'atteint encore en tombant droit vers un son mat et sans écho. Les échos ne sont pas des souvenirs mais un argumentaire électro-acoustique par les acides gras de ses vacuoles à sodium. Les canaux à sodium appellent les souvenirs des gouffres, et ne demandent rien, que d'entendre les excuses gluantes d'une absence qui se passe de mots. Une araignée d'un coin du gouffre a tendu ses fils pour une poignée de dollars. Ajustant son calibre 57 dans le 39^{ème} degré Est, elle trinque à la santé des fourmis cannibales. Celles-ci resteront éternellement dans ses raies pour un festin écorché, car la fourmi est le grand interdit alimentaire de l'araignée. J'ai tué quelqu'un. Elle est dans la baignoire d'une maison que je partage avec Pierre, et ses morceaux baignent dans l'acide en attendant de disparaître. Je crois que Pierre sait, mais il attend un démon identiquement nommé, et du silence ne brisera pas le souffle, sauf d'un alcool de trois heures du mat'. Chez ma mère, je lave une baignoire très sale, en craignant qu'on parle des cryptes. Comme une mère en corps reprend mon souvenir, elle me mâche sans un regard, et le visage apaisé, renonce. Quelqu'un va voir. C'est sûr. Des enfants ont peur de tomber dans les gouffres. L'abîme écarquille leurs paupières et les muscles se tendent face à la désirée comme il va s'y jeter. Il est arrêté dans son geste et se demande si elle va accepter son étreinte. Il regarde au fond de la cour avec délectation et effroi, sans

pour autant faire un geste vers la balustrade. Il y a au fond de la cour de nombreux déchets abandonnés par les locataires insouciantes. Sombrant à ses pulsions partielles, il s'arrête sur chaque détail de son anatomie. Des gravats se sont arrêtés sur les rebords des fenêtres. Des cigarettes, aussi. Au fond un seau est tombé des mains d'une femme de ménage pour rejoindre les autres ordures (c'est le SIDA). Ça y est ! Sans même s'en apercevoir, sans même s'être regardé lui-même, il l'embrasse.

Un corps qui tombe. Un son mat.

Ainsi les enfants des gouffres ont des ailes très différentes des enfants des cryptes. Les pleurs qui s'amoncellent dans le rite sauvage de leur accouplement éclosent parfois sous le givre d'un printemps noir. Une jouissance inféconde les étreint alors avec une intensité qui vient brûler les forêts qui les accueillent. Nous n'en avons que faire. Nous courrons.

Tomarzki n'avait pas envie de grand-chose, ces temps-ci. Il était précipité dans la vacuité des préoccupations : toute activité semblait futile, les amitiés comme des habitudes et les rencontres de pacotille. Tout semblait vain et froid. Même les femmes n'avaient plus le goût d'une tension impossible et happante. Leur beauté n'était qu'une auréole pacifique. Rien donc n'aurait plus jamais agité ce monde plat et sans gêne, aux airs d'immuable évidence, terre miroir du ciel étoilé sur les podiums des bouges crasseux de l'humanité à vendre. Pas cher. Au rabais.

Et bientôt, ce fut le silence...

Et puis il y eut une autre musique qui monta. La nostalgie de la précédente empêchait d'y prendre toute joie. Le bain de soleil était de courte durée, car l'expérience semblait immédiatement insuffisante à faire gage d'éternité.

Viens, toi, auréole bénite des bordels ! Vicaires de l'opprobre ! Descend parmi les hommes pour transformer de ton baiser brulant le cœur des vivants ! Mais point jamais ne te repose car la tranquillité est froide et s'éteint à petit feu.

Tout ce que nous possédons est tiré des ruines du passé. Mais fuis donc les ruines et ne pleures pas parmi [C].
Garde ton ancre bien caché [Q].

Nous autres préférons les morts et les larmes, nous qui vibrons grâce aux deuils. C'est avec terreur que nous abordons les vivants, et c'est pour cette terreur que nous vivons.

Mange ton dasein – tu n'es rien d'autre. En ton sein le paradoxe brûlant de ces ruines encore fumantes qui sont ce que tu croyais avoir, qui sont ce que tu as été, à défaut d'être, peut-être, l'espace d'un instant, d'un avoir. Mais comment reconstruire ces châteaux de cartes, et l'hirondelle sur son toit, un nid au mieux rempli et les panoplies de la cour du roi écureuil.

Les deux ne se rencontrent pas.

Trop chère Alice,

Le silence qui a servi notre séparation continue de me peser. Ce n'est plus de l'amour. Il n'y a plus de haine non plus. Juste un sentiment de mal finit traître et couard de nos mutuelles absences, qui par la non réponse, qui par l'abscond. Le démon veille.

Je n'ai rien à te dire - je crains que ce ne soit pas nouveau, ni spécifique à notre rapport. Simplement ce mépris habituel pour la parole avec ceux ou celles avec qui ce n'est pas un jeu assez fécond à mes yeux.

Je garde de toi la grâce et la maladresse d'une colombe lorsqu'elle prend son envol. Un bruit de craquement, déchirement svelte du datasexuel que ton passage dans l'opaque venait chaque fois actualiser.

De ce que tu voulais me prendre, il ne restait plus rien, semble-t-il, là où chaque jour j'étais émerveillé de la joie que m'offrait ta présence.

Un assassinat d'âme est survenu.
Un jour, qui sait si un homme renaitra à ma place.

Plus grand-chose.

A

je te déteste

mais ce n'est pas toi...

C'est la vie qu'on consume, pas la mort. Sa mort on la construit, petit à petit, deuil après deuil. Construire son humanité, son savoir de la vie, la faire grandir comme un arbre en soi, devenir homme, finit.

Et en avançant, en approchant de la fin, la vie s'amenuise, s'use. On s'étonne moins. Le tir est plus juste. La force vitale moindre.

Vie et mort avancent ensemble. On ne leur a laissé le choix sur le sens. Le temps sait.

L'ENTERREMENT DU CADAVRE

C'était une longue route. Notre homme a longtemps cheminé. Les arbres se penchent et la fatigue est juste et lente. La prochaine étape est dans longtemps. Il faudra dormir bientôt parmi les ombres incultes, loin de la ville. Et puis il y a tous les soucis qui disparaîtront avec le sommeil. Les inutiles facéties d'une vie où tout se devine d'avance. Sans surprise.

Passant auprès de l'eau, il vit Cadavre. Allongé sur la rive, tordu dans la pénombre en proie à la violence, celui-ci est un corps auquel on ne parle plus, un corps qui n'a plus ni histoire, ni statut, ni amour. Un corps. L'homme sut qu'il devait faire une sépulture. Un adieu.

Mais il était bien tard et les ombres s'allongeaient déjà au bord du chemin. Il fallut s'arrêter.

L'homme fit un feu, disposa son silencieux compagnon au sec et loin des miasmes qui pullulent au bord du fleuve, puis s'assit tranquillement pour reprendre, dans le silence de son cœur, les actions et pensées de cette journée d'itinérance. Mais comme la nuit tombait, que les pierres perdaient leur couleur, comme les flammes mordantes et dévorantes se firent danseuses de l'éternité, une exhalaison verdâtre vint à l'esprit de l'homme, et la nausée comme on en ressent face aux massacres perpétrés par nos aïeux, quant au lieu du charnier le hasard nous mène, la nausée s'éprit du corps de l'homme.

La nausée est une mélasse. C'est comme une vibration, mais au négatif. Notre homme eut beau prier, marcher un peu,

quelque chose pèse.

Comme la souffrance montait d'être enfermé dans ce tête à tête ignoble, comme il ne faisait l'ombre d'un doute que son compagnon cadavérique portait en lui un volcan de haine, comme des rires apparaissaient dans la nuit, diabolins du feu et des ombres, l'homme entreprit d'enterrer le cadavre sans plus attendre.

Il est dangereux d'enterrer de nuit la vie d'un homme, d'ouvrir la porte de la terre à l'heure où ciel et mer s'étreignent. Mais il faut avoir connu la guerre ou la peste pour comprendre à quelles extrémités amène cette détresse là qu'on appelle ici nausée. L'odeur du charnier. L'accumulation des corps en une fresque indistincte, œil et victime, faite d'ombres, l'aisselle est un sexe, l'emboîtement obscène, une main posée délicatement sur le corps de l'autre. On ne sait bientôt plus ce qui se mange, qu'est-ce qui ne se consomme pas. Et les mains crochues, le dos vouté sont mémoire du corps que l'homme est un charognard. Fouisseur de ventre, une pomme coincée au milieu de la gorge, la faim s'envisage d'une brise entre les oreilles.

L'homme se mit à creuser. A main nues car il n'a rien trouvé d'autre. Ses gestes sont un peu dispersés, comme une soif. Sans souci pour la sueur ou au souffle qui s'entame, il creuse.

La chaleur monte et les miasmes s'en mêlent. Bientôt notre homme disparaît au fond du trou. De petits nuages de poussière en sortent à intervalle régulier, et un souffle bruyant, celui d'un homme épuisé qui ne peut s'arrêter. On entend la peur dans son souffle, une sorte d'empressement au

corps face à une menace sourde. Et on entend tout autour la nuit, les insectes hurlants, le vacarme de cycles enfouis des dévorations mutuelles des prédateurs-proies, les courses poursuites amoureuses, le sang qui coule... Les scènes de la nuit.

Une pompe rouge bat avec certitude, chasse la vie rouge dans les canaux, un peu plus loin, la repousse jusqu'à infusion totale du corps. Et ça grouille, rouge, du firmament à l'oubli. Un réseau de veinules, de capillaires d'irrigation répandus jusqu'au bout des membres.

Où qu'on coupe, ça saigne. Vite, il y a le rouge qui vient, qui perle, suinte, et finalement forme un flot, s'assombrit, puis coagule, c'est-à-dire se densifie glaireusement, en boule compacte. Et une surface sèche lentement se dessine en croute terrestre; et on entend tout autour la nuit, les insectes hurlants, le vacarme des cycles.

Un homme creuse la tombe d'un autre homme. La nausée en lui fait des bonds. La gerbe monte puis redescend dans sa gorge... Un parfum entêtant... Puis retombe...

Et ce sont alors des images du corps qui font surface. La chaire morte ne saigne pas. Quand on coupe ça coule peu. Et ce qui coule est louche, ni sang, ni eau. L'entropie a repris le dessus, et les humeurs commencent de se mélanger. Les viscères bougent encore un moment. Il y a une image qui l'obsède. Il veut vérifier. Ça bouge encore, il en est sûr!

Il relève la tête vers l'orifice du trou, devenu trop haut pour s'y hisser simplement. Encore haletant, la bouche entrouverte qui laisse échapper un souffle rapide et court, il recule un peu

pour prendre l'élan et sortir de sa tombe, s'agrippe au bord et retombe, se relève, et poursuit ainsi de se jeter sur la paroi avec acharnement, jusqu'à ce qu'éreinté ses mains agrippent le rebord et qu'en gestes saccadés il cherche à la surface le ventre.

Oui. Il sent que ça bouge. Il devine ça au coin de l'ombre là-bas. Il imagine le ventre ouvert, les viscères en mouvement qui glissent les uns sur les autres comme un panier de serpents.

Tu penses que ce cadavre est trop vieux? L'arrêt du cœur, comme un infarctus méésentérique, a dû déjà faire ses ravages, et l'intestin nécrosé former un iléus - le transit cesse après une dernière débâcle. La dernière chiure lorsque le sphincter anal lâche son emprise. C'est ça la mort. Tu le sais. Les trous sont dégueulasses.

Et là ça aurait dû s'arrêter.

L'horreur se distille dans son regard. Il y a la résurgence des superstitions des morts qui se mêlent confusément. Et quelques bribes rationnelles auxquelles se rattacher qui sont sans effet sur sa sidération et sa fascination. Il ne peut quitter la tache noire. Et une image monte à son esprit qu'il essaie de repousser avec dégoût : manger le mort, mettre les morceaux du corps dans sa bouche et les mâcher lentement. Faire attention à comment se disposent les dents à la surface des viscères. Mâcher lentement. La consistance visqueuse mais résistante, blanc ivoire avec une teinte de nacre. Puis les villosités, dentelle fine. Plus fine dentelle à l'intérieur du corps que sur leurs robes, les princesses.

Il perd pied. Il vacille. Il fixe le trou - qui bouge, il le sait! Il s'approche et il voit la vermine qui grouille dans son ventre, se recouvre, se retourne sur elle-même, se mélange. Et puis la surface mouvante se soulève : un rat sort du ventre et s'enfuit en courant dans la nuit.

L'homme vomit à côté du cadavre. Il le prend dans ses bras, le soulève, et sent que quelque chose coule sur lui, il ne veut pas voir quoi, car ses yeux écarquillés vers l'ombre tremblante sont pressés de jeter le mort en terre. Avancé vers le trou il trébuche, et les deux s'allongent ensemble dans la poussière. Il le traîne vers le trou, le tire par les bras, s'arc-boute au bord du trou pour que cadavre tombe mais il tombe avec. Un son mat et le craquement des os. Il hurle : ce craquement c'est lui, c'est son fémur. Le cadavre en tombant s'est désarticulé, a perdu des morceaux, des bouts sont partis, de membres et de viscères. Mais lui s'est cassé dedans. Un son mat. Le craquement. L'horreur, une seconde, de tomber dans sa tombe, et puis l'instant d'après la douleur pleine, entière, complète, à ne plus rien voir, plus percevoir la nuit ni l'odeur ou les compagnons, les singes, tout le reste - plus qu'un cri...

Un cri immense dans la nuit.

Tomarzki était parti dans la salle d'attente bondée. Il l'avait appelée deux ou trois fois, et s'apprêtait à aller interroger les secrétaire, lorsque la vieille parvint à se faire remarquer du coin où son fauteuil roulant avait été déposé. "Ah!" fit-il, avec l'étonnement d'un homme pressé. Il commença à passer derrière le fauteuil roulant et d'en saisir les poignées, mais s'aperçu qu'il ne lui avait pas dit bonjour. Il affecta un bonjour chaleureux, puis l'emmena dans son bureau.

"Bonjour docteur.

Non je ne sais pas ce que je fais ici. Ils m'ont emmenée sans rien me dire. Comme des chiens, on est. Pire.

Je suis tombé il y a 18 mois. Ils m'ont mis à l'hospice. Pourquoi faire? Je suis là... J'attend la fin de la journée. Vous savez, à 92 ans, on attend plus rien.

Mon mari est mort il y a cinq ans. J'ai perdu un fils entre temps. Le cancer. Il avait 54 ans. On est comme des bêtes. L'heure de faire ci ou ça. On choisi rien. Pire que des bêtes. On a plus rien à soi. Plus de maison. Pas une minute à soi.

On mange à telle heure. On choisi pas ce qu'on mange. On se couche à telle heure. C'est eux qui décident tout. Tout est divulgué.

Ils m'attachent, regardez! Ah tiens... ils m'ont détachée... ils nous attachent. Pas le droit d'avoir rien. Rien le droit. Si vous avez pas le droit de faire pipi, avec la couche... Rien le droit.

On ne vous parle pas.

J'ai deux filles. Monique est standardiste. Patrique est diabétique. Et elle a perdu son mari.

Les enfants, je leur en veut pas, ils font ce qu'ils peuvent. Maintenant, chacun s'occupe de ses affaires. Avant, on se serrait les coudes, les jeunes et les vieux. Je reste là pour les enfants.

Je n'ai plus gout à rien. Avant... j'étais couturière. Non, je ne pourrais plus coudre. Regardez, j'ai plein d'arthrose dans les doigts, dans le cou. J'ai mal aux jambes. J'ai mal partout. Ça vaut pas la peine de vivre.

Et je m'énerve quand la voisine met la télé! J'aime pas quand quelqu'un met la musique. Je sais pas à quoi ça sert.

Je me demande cent fois par jour pourquoi.

- Pourquoi les empêcher de mourir ?

- ... C'est vrai... Je ne sais pas... Je n'ai pas de réponse à cette question !

Mais à l'inverse, on ne peut justifier la mort. Personne. Ça va dans les deux sens, c'est réversible, absurde. La mort, c'est le point final, la ponctuation ultime de l'existence... C'est pas quelque chose qui a du sens. C'est à l'inverse quelque chose qui donne du sens à tout le reste.

Mais pour la psychiatrie, il y a quand même une chose qui justifie notre attitude, c'est une certaine connaissance du temps. Parce que dans la mélancolie et la schizophrénie, s'ils ne se tuent pas à un moment où ça va mal, les gens, ça leur passe, l'envie de mourir. Et je ne fais pas partie de ceux qui décrètent que certains patients sont pourris, qu'on ne peut rien faire pour eux. Non. J'ai vu de mes yeux des hommes déconsidérés dans leur vide croupir au fond

des mouiroirs psychiatriques. J'ai vu la mort dans leurs gestes saccadés. Et parfois, à l'occasion d'une rencontre, d'un espoir, j'ai vu renaître ces coquilles désespérées... de la vie, une subjectivité, la poésie de l'existence, le sourire et le sens. La mort du sujet, dieu en est seul juge. Nous on est passeurs... On porte les gens, un moment, sur le chemin...

Et l'envie de se tuer, ça passe. Sinon ils y arriveront, t'inquiète pas : la vie comme la mort arrivent à leurs fins. Mais aucun homme ne doit être assez présomptueux pour être maître d'une des deux sœurs...

Il y a une autre justification aussi... Plus technique... C'est la question de la demande, et de son adresse. En psychiatrie, on est habitué à lire les gestes des hommes autrement, parce que quand quelqu'un vient nous le dire à nous, c'est qu'il a une bonne raison de se déplacer. Quand on va voir un psychiatre, on franchit une porte, on change de côté du mur. Alors ça ne se fait pas comme ça, on y réfléchit à deux fois avant d'y aller.

Donc quand quelqu'un nous dit qu'il veut mourir, ça nous est adressé. Ça ne veut pas dire que les gens font du cinéma ! C'est juste qu'on travaille avec cette matière de l'existence en psychiatrie, on en fait quelque chose – donc on est amenés à regarder la matière elle-même, et à entendre comment elle s'adresse à nous. Si quelqu'un dit à un psychiatre qu'il veut mourir, c'est pas du tout pareil que s'il se pend dans son coin. C'est un drôle d'endroit la psychiatrie tu sais ! Un peu à part, d'un certain point de

.

vue... La matière, les formes, tout y est plus présent et plus faux à la fois. Ça se délite. Ça grossit. Ça disparaît. On est pas vétérinaires. On décide pas pour les gens. On décide pour les gens. Il y a des jours où c'est très dur... Mais je ne saurais pas bien quoi faire d'autre.

La mort ne tombe pas. On ne prend pas la mort comme on prend ses responsabilités. Il n'y a pas de passage, pas de porte, pas d'avant ni d'après. On y trouve ni repos ni solitude.

Bien sur il y a un cadavre qui reste avec les vivants, et les vivants continuent de raconter des histoires. Mais...

La mort ne tombe pas. On ne prend pas la mort comme on prend ses responsabilités. Il n'y a pas de passage, pas de porte, pas d'avant ni d'après. On y trouve ni repos ni solitude.

On effectue des gestes, on tremble et on pleure, on se partage les choses accumulées.

La mort ne tombe pas. On ne prend pas la mort comme on prend ses responsabilités. Il n'y a pas de passage, pas de porte, pas d'avant ni d'après. On y trouve ni repos ni solitude.

Peut-être qu'on meurt... Peut-être un jour...

Tomarzki a reçu un homme dans son bureau. John le fixe par son regard bleu et vide, figé comme un ciel aride, une longue confrontation débute, faite de silences et de fuites, de mots qu'aucun ne comprend, et de l'affirmation par Tomarzki qu'aucun des deux ne retournera chez lui ce soir, et nos destins sont liés maintenant, tu apprendras à m'aimer, et moi, toi.

John fixe. Rien de tout cela n'arrivera car les anges viendront le chercher, le ciel s'ouvrira et l'ensemble de l'univers penché sur lui l'extirpera de cet asile simiesque.

John parle d'autres choses, d'ailleurs, comme s'il ne concernait rien, alors que tout s'adresse à lui dans un tumulte envahissant.

Bouche bée. Le regard s'abîme dans un ultime sursaut, puis retombe dans le creux du téléviseur. Immobile, il n'attend pas, mais se lève quand on l'appelle pour avancer à pas saccadés vers une table sans mystères. Il réclame l'immuable, et même ses stéréotypies n'appellent aucune remarque. La nourriture est. Les gens qui s'agitent aussi.

Une fois, lui aussi s'est agité... certains se souviennent... Au bord d'un gouffre il fut mené par des esprits certainement malintentionnés, et l'ensemble des regards braqués, la lumière étouffante, les idées qui filaient des cheveux, un mal cherchait à rentrer par ses pieds, tous comme un ventre qui éclate, encore, et l'indicible trou.

Le temps passe comme une aube, sans qu'on ait le temps de s'attacher aux couleurs, mais où l'on sait déjà quel est notre soleil.

La violence de la psychiatrie, tenir et sédation, sembla de l'extérieur une simple butée. Lui n'en dit jamais rien à personne. Le silence depuis.

J'ai vu vos manigances
Mon silence vous outrage
Vos regards m'enculent
Toute une danse autour de moi

S'organise, faite d'insultes, d'yeux courant les tuyaux, d'odeurs qui chantent sous mon toit toute la déchéance des entrailles, étalées au grand jour pour le plaisir des passants, conspuées par la foule, car je suis dieu, trop juste, trop inquiet, encore, de l'avenir des ténèbres et de vos allusions, rien d'autre, encore, que des remplaçants d'agents doubles et que des surfaces inconsistantes qui glissent dans un champ de visions, télé, un ailleurs, des tentacules câblées parlent de ce que j'ai dit, et il n'y a rien, rien, plus rien qui échappe des dents des agressions, eux, partout, encore, dans leurs viscères noués, coupés, vidés par en bas, comme moi... ils m'ont jeté du viagra par les ions, j'ai l'feu au cul, j'veux qu'on m'opère, me vider de mes organes et reboucher en bas... Un joli p'tit nœud, qu'ça cesse.

Délires aigus polymorphes à thématique persécutive et mégalomane à forte participation affective avec des angoisses d'intrusion et de morcellement, semblant fort dissocié, discordant, avec élaboration d'un vécu de centralité.

Aube

/

.

:

-

.

Aube

....

-Aube

.

;-

Je me souviens de la joie qui accompagna les derniers jours de ma mamie. Elle était très malade, et on l'avait fait venir à Boulogne pour qu'elle soit plus près. Elle était dans une petite chambre à l'hôpital, ne bougeait plus du lit, ne savait pas où elle était.

Ma mamie était une personne qui avait la poésie des faubourgs, comme ça, sans le vouloir, avec plein d'expressions très drôles et une façon sèche de répondre à mon père qui s'était fait un jeu de la provoquer tout le temps.

Elle ne rêvait pas, ne réclamait pas de jours meilleurs, ni aujourd'hui, ni ailleurs. C'était tout un cortège de gestes fins, petits et calmes, dégageant une certaine douceur de vivre. Et puis un teint et des cheveux très pâles, des traits très fins eux aussi.

En ces derniers jours, elle était perdue et douloureuse, mais elle restait drôle, plus méfiante et désinvolte que jamais.

Mais la vie de l'hôpital n'avait pas la richesse des couleurs de la maison de ma mamie, ce mobilier des années 70 si désuet, tout orange et marron, toute une esthétique de rotin et faux-marbre, avec le Ricard et les gitanes, et des bonbons dans le guéridon, qui m'attendaient souvent des mois.

-Oh moi, tu sais... J'ai donné.. J'vais pas r'tourner au chagrin!

-Et mon héritage alors!

-Quoi?!

Un africain rentra pour changer les draps, et emporta avec lui un petit tat de linge.

« Qu'est-ce tu fais là mon p'tit? »

Celui-ci la regarda d'un air étonné.

« C'est d'la fauche! » nous dit-elle comme à part.

Elle est morte quelque jours plus tard. Son visage était plus détendu, avec un doux sourire... Plus de douleurs... Comme soulagée... On partagea donc encore la douceur suave de son dernier voyage...

C'est finit, la mort. Cette passion romantique des cadavres et fantômes doit cesser. Les stances doivent être inscrites dans le marbre de leur tombe, mais je cesserais désormais de poursuivre avec des yeux amoureux ces plaintes jouissantes de n'être pas tombé en désuétude. Il y a mort. J'ai pu fétichiser des cadavres putréfiés par peur de les perdre, eux, les seuls dont je sois sûr. Il y a de la mort qui revient parce que je la rappelle. Je les ranime, les morts, dans une passion lubrique et spacieuse. Désiré la merde. La viande. Il y a l'os et le sang, bien vivants, qui réclament de se tenir droit face à la rigueur sèche de l'existence, face à son aridité. Mais l'homme a désiré la merde, les mythologies.

Mais puis-je vivre sans rêve? Sans l'espoir de quelque rédemption? Espérer que, quelque part, il pourrait y avoir quelque chose de grand et de beau?

Quelque chose dont j'ai déjà l'image?

La trombe d'eau qui sans cesse me subjugue est une dent plongeant dans mon deltoïde, perçant la chaire jusqu'aux viscères. Pisser encore cette peur de n'être pas à la hauteur, d'espérer vivre dans l'autre; je m'éprend de cette responsabilité qu'il me donne.

Nous autre préférons les morts, nous qui vibrons par le deuil.
C'est avec terreur que nous abordons les vivants, et c'est pour
cette terreur que nous vivons.